

*Le Centre International d'Art Contemporain Château de Carros présente du 15 mars au 15 juin 2014 une exposition d'**Eric Andreatta** intitulée « **Décoffrage** ». La publication qui accompagne cette exposition est plus proche d'un compte-rendu d'atelier que d'un catalogue d'exposition et traduit davantage le souci du mouvement que de l'état abouti.*

Eric Mangion ouvre cette brochure bien illustrée d'une préface claire et efficace que l'auteur et le CIAC nous ont permis d'ici reproduire.

M.A.



Pièces immédiates

Dans un film réalisé par Muriel Anssens en 1993 à l'occasion d'une exposition au MAMAC (Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain) de Nice, on voit Eric Andreatta régler en plein musée des combustions d'alcool à brûler fixées à une demi-douzaine de sculptures verticales. Plus loin une corde se consume d'elle-même provoquant un effet d'entropie, un goutte-à-goutte d'eau salée perfore une plaque de cuivre chauffée à blanc, tandis que de l'eau coule de manière sinueuse (afin d'éviter un point de chaleur) sur un HPN posé à la verticale. Presque vingt ans plus tard, en 2010, Andreatta installe près de 2500 verres emplis jusqu'à ras bord sur plusieurs tables en plein cœur de la Chapelle de la Miséricorde à Vallauris. Les tables sont mises à niveau avec des livres de philosophie dont les pages sont arrachées en fonction des variations du sol. Hormis l'effet d'optique et l'effet miroir qui se conjuguent (grâce aux reflets provoqués par les verres et à la mise en place d'un éclairage spécifique) dans l'espace baroque de cette église désacralisée, c'est surtout la tension qui prédomine. Comment peut-on ajuster tous ces verres ensemble, par quel équilibre peuvent-ils tenir et vont-ils résister au temps de l'exposition ? En 2012 enfin, à la galerie Helenbeck (Nice), c'est une autre tension qui prédomine, celle d'une plaque de verre légèrement teintée de Blanc d'Espagne reliée par une cordelette à un madrier en bois posé sur le sol. Là aussi l'effet est saisissant. On se demande également comment la plaque va résister à l'épreuve de l'exposition.

Bien sûr on ne peut pas résumer tout le travail d'Eric Andreatta par cette seule mise en scène de la tension. Mais on y trouve les bases d'un vocabulaire formel qui confronte des matériaux, des objets, des forces et des énergies qui a priori n'ont rien à voir ensemble, sauf de se retrouver au cœur d'une expérience artistique singulière. Il faut dire qu'Eric Andreatta n'est pas un artiste comme les autres. Il ne sort d'aucune école d'art, ni d'une quelconque formation artistique traditionnelle. Très jeune il bosse dans des ateliers de mécanique automobile, le soir à Antibes, pour gagner un peu d'argent de poche, pour échapper à un destin auquel il n'a pas envie d'appartenir. Il se sent bien quand il bricole, dans ce temps passé à réparer, mais aussi à inventer. C'est justement en inventant des objets hybrides qu'il se fait remarquer et commence à exposer dans les années 1980. Pendant ce temps il échange un hébergement contre la réfection entière de la maison d'un ami dans la colline de Golfe-Juan. Puis des années plus tard, il construit lui-même sa propre maison sur près de 150 m² à Vallauris. Il faut l'avoir visitée pour comprendre l'ampleur du chantier. Et pourtant ce n'est ni le Palais du Facteur Cheval, ni le panthéon d'un mégalomane chargé de désirs de grandeur. Tout ici est ingéniosité et bon sens. Point de rêves surréalistes ou de délires psychotiques. Andreatta ne fabrique pas de l'art brut, et encore moins des installations emberlificotées qui séduisent les touristes sur les bords de route. Il se contente d'équilibre et de justesse avec trois fois rien d'éléments.

Sa maison familiale est aussi son atelier, situé dans une sorte de sous-sol ouvert sur la nature. C'est là qu'il stocke des objets par centaines, récupérés ici ou là, la plupart du temps dans des déchetteries publiques. Il récupère ce que le monde rejette, des objets déclassés de la consommation courante qui ont tous connu un premier usage domestique. Les choses s'accumulent. Et pourtant, son atelier est loin d'être un capharnaüm, juste un lieu de stockage et de production. Rien n'est vraiment compulsif dans la manière de classer les objets récupérés. On sent tout simplement que chacun d'entre eux attend un nouveau destin, l'idée qui leur permettra de se lier à d'autres objets également en attente. Eric Andreatta est, selon la célèbre expression de Jean-François Lyotard un artiste « transformateur » (entendu par le philosophe comme celui qui exerce une inversion du regard tout en inventant des procédures de modification de la matière). Une porte de frigidaire devient un monochrome blanc sur lequel il appose des bandes magnétiques afin de perturber la planéité de la surface (*Pose Magnétique*, 2000). Une dalle en béton perd de sa lourdeur en décollant légèrement du sol grâce à quatre chaussures de chantier qui lui servent de portants (

Béton sur chaussures

, 2011). Des objets ménagers (cafetière, fer à repasser, aspirateur, etc.) deviennent des véhicules virevoltants grâce à des explosifs activés pour une chorégraphie campagnarde (

Introduction à l'heure du pétard

, 1995). Aucun système complexe n'est imposé, aucune cuisine technique n'est mise au jour. Le grand mérite d'Andreatta est de ne pas tomber dans le piège du bricoleur qui veut à tout prix étaler son savoir-faire. Il ne joue pas non plus à l'ingénieur, inventeur de pseudo bidouillages scientifiques. Car l'art du bricolage peut très vite tomber dans sa propre posture, dans un registre autoréférentiel étouffé par sa musique interne, sans aller plus loin que la bonne idée ou la bonne invention. La poésie des matériaux d'Andreatta ne se situe donc pas dans la machine débordante, ni dans la productivité de signes ou de symboles technologiques, mais dans la pratique courante, dans le geste simple, le trait d'esprit formel. C'est le

witz

du

self made man

, aller à l'essentiel et à l'essence des choses tout en jouant avec les glissements de sens et de formes.



La machine produit son image

à l'occasion de l'exposition "Le Décoffrage"
Nice, le 14 et 20 avril 2014 à la Villa Arson,